



Quelques années avant J.-C.

LE BILLET DE
JEAN-CHARLES
HOFFELÉ

IGNAZ FRIEDMAN (1882-1948)

Ou comment l'enfant prodige de Cracovie devient ce pianiste à la force expressive extraordinaire.

Theodor Leschetizky regardait ce jeune homme comme un diable. Doué à n'en pas croire, mais si indiscipliné, si cossard, jamais il n'en ferait un pianiste sur son modèle, lui qui avait hérité de Czerny l'esprit de Beethoven, du moins le croyait-il au début.

Ignaz Friedman n'avait pas encore 20 ans lorsqu'il débarqua à Vienne, enfant de la balle pour ainsi dire, né dans une famille de musiciens, le père et l'oncle se louant de concert dans des orchestres de bouts de chandelles qui accompagnaient ces troupes lyriques ambulantes dans les Balkans et au-delà. Avec eux, il aura vu Istanbul et rêvé de cette Amérique où, pour des tournées plus rupines, ses aïeux le laissaient à Cracovie. Son temps viendra, son père lui aura déconseillé le violon, un piano d'assez honnête facture, acheté lors de l'établissement à Cracovie, assurerait à son fils si musicien une carrière autrement stable, pari gagné.

À 6 ans, il reçoit ses premières leçons de Flora Grzywinska. Il passe son enfance et son adolescence sur le tabouret du piano. Un premier concert autorisé à seulement 16 ans, son père l'ayant gardé des illusions de l'enfant prodige, puis à 18 ans le voyage à Leipzig, payé par la bourse d'un médecin ami de la famille. Hugo Riemann lui enseigne la composition, mais il passe le plus clair de son temps assidu aux autres matières du cursus, philosophie, esthétique... Leschetizky change d'objet, Platon plutôt que Beethoven, il ouvre sa bibliothèque



SDP

plutôt que son piano, le maître et l'élève se retrouvent, et le second sera même l'assistant du premier, honneur que Benno Moiseiwitsch, passé sous la même férule, ne connaîtra pas.

Puis il y eut cette rencontre avec Busoni... Friedman en fut changé, sa sonorité même se chargea d'ombres, le virtuose se fit poète, mais crânement il programmera pour son premier concert viennois avec orchestre, le 22 novembre 1904, un menu d'ogre à la mesure de ceux que Busoni aimait offrir à son public : les premiers concertos de Liszt, Tchaïkovski et Brahms. Carrière lancée, et que les deux guerres n'interrompent qu'à peine. Sut-il qu'en 1940 une invitation impromptue pour une tournée australienne lui

sauva la vie pour lui infliger trois ans plus tard une mort plus cruelle : sa main gauche se paralysa. Adieu piano!

Mais le disque amoureux de ses timbres si phonogéniques captura tôt cet art qui eut le bonheur de ne pas vieillir. Le naturel éclaboussant, l'adresse féline que lui enviait tant Rachmaninov et qu'il partagea seulement avec Josef Hofmann, son aîné de six ans, né comme lui à Podgórze (Cracovie), la profusion des timbres, l'arc-en-ciel des couleurs, la liberté fantasque des rythmes que ses poignets souples, ses doigts d'elfe, griffaient *a piacere*, la fantaisie heureuse et pourtant diabolique de sa virtuosité impertinente, irréaliste à force d'allègements et de bordées de canons, se seront tout entiers

incarnés dans cette stupéfiante série de mazurkas de Chopin. Essence d'un art perdu, non pas le reflet du grand siècle des pétrisseurs d'ivoire, les Rosenthal, Gabrilowitsch, Godowsky, mais l'invention comme venue d'une autre planète, d'un gamin de Pologne, qui se souvenait en jouant Chopin d'avoir dansé la mazurka. Cet art si vivant jaillit enfin avec tout son élan par les transferts sans filtre de trois éditeurs dévoués. ♦

Les disques mentionnés

► « Ignaz Friedman. Complete Recordings ». Danacord DACOCD 861-864 (6 CD). CHOC ► « Ignaz Friedman. Columbia Records ». St-Laurent Studio (4 CD séparés). CHOC ► « Landmarks of Recorded Pianism. Volume 2 ». Marston 52075-2 (2 CD). CHOC